

damment du reste, la lutte contre le monde qui va avec. Car nous nous inscrivons dans le plus long terme et s'ils veulent empêcher ce monde d'exister, ils ont aussi bien fait de désolidariser des autres les légalistes qui sont au cœur de cette lutte. « Ouvrez quelques portes, faites quelques mains tendus, laissez agir les dissensions internes et revenez à la charge plus tard pour déloger les occupants, une fois assuré la fin des soutiens citoyens. Et enfin redistribuez les terres à ceux qui veulent bien traiter avec vous et vous éteindrez un foyer de résistance. »

Si à force de jouer le jeu du pouvoir on en devient une part, notamment avec la peur de choquer l'opinion réactionnaire - et ce pays est ainsi, la peur de composer avec certains de ses outils notamment médiatiques et juridiques, nous éloigne et nous isole. Si les divisions actuelles existent, c'est aussi que le dialogue à l'intérieur de la lutte a cessé de fonctionner et aux incompréhensions suit les conflits d'intérêts et la division.

Mais surtout, cela révèle combien les objectifs n'étaient que partiellement partagés. Les stratégies qui accompagnent la lutte contre le projet dessinent d'abord et déjà des perspectives politiques. Et de voir aujourd'hui qu'il suffit au gouvernement de ne rien faire (c'est sans doute la méthode socialiste), si ce n'est faire mine de porter un intérêt « aux bons opposants » en leur accordant par exemple la confiance toute paternaliste de la bonne tenue d'un événement, dessine à la fois des perspectives de luttes internes, avec les frontières - pour ne

pas dire les tranchées - qui l'accompagnent.

Elle met aussi à l'épreuve notre capacité à nous structurer, à pérenniser la vie sur place ou du moins à nous organiser stratégiquement, avec cohérence, dans la liberté individuelle et en intelligence collective.

Et à ceux qui pensent qu'on peut faire totalement sans les médias ou totalement sans les citoyennistes, c'est l'heure de vérité ! À nous de déterminer les règles, autant que possible. Et si cela n'est pas, alors n'en faisons rien. Ce n'est pas pactiser avec le diable que d'analyser tous les moyens d'arriver à nos fins. Déterminer ce qui, dans les moyens, correspond ou non à nos fins relève de la stratégie. Cela contribue à la victoire d'une lutte, l'intégrité étant son corollaire.

**Continuons à cultiver notre volonté à nous élever** au delà de l'espoir, dans la capacité de faire ! De Notre Dame des Landes au Val de Suse, de Bure au Crea, de Rouen au Morvan, de la place Taksim au Grand Nord au Canada, d'Halkidiki en Grèce aux luttes de Cajamarca au Pérou !

Et pourquoi pas des terres à cultiver la lutte contre le “ Grand Paris ” ?

# Les Zads... quelques perspectives

Les luttes contre les Projets *Nuisibles Imposés* et pour la réappropriation des terres, contre le bétonnage et vers une autonomisation de nos vies, semble être un nouveau terreau fertile des aspirations politiques et sociales qui ai un sens constructif relativement fédérateur.

Il aura fallu un ennemi identifiable commun et la terre à défendre.

Enfin ! Après de si longues et étouffantes divisions partisane et sectorielle, on peut dire que l'on vit une expérience politique concrète et forte à travers la zad ; le temps d'un ennemi commun, en tout cas.

Et dans toute la France commencent à fleurir les zads. Cette appellation libre, cet acronyme lui-même autonome, ce « slogan-symbole », est l'idée d'un territoire où la question politique se fabrique et n'est plus uniquement subit. Un lieu où l'opposition devient constructive et où l'on apprend ensemble aussi à déconstruire des schémas de domination et d'autorité; une graine libertaire semée dans les consciences et sur un terri-

toire. Plus de programme s'il vous plaît ! Et plus de drapeaux non plus, merci !

Cette forme de lutte se répand « partout » et à encore du chemin à faire pour rattraper ses aînées ailleurs dans le monde et/ou dans le temps. Cette nouvelle expérience ébranle les modes de luttes traditionnels, comme un objet multiforme incontrôlable qui, par le fait, rend visible notamment la nécessité et le bien-fondé de modes d'organisations et d'actions illégaux *et bel et bien* légitimes. Mais jusqu'à quel point ? Quelques étapes, encore, restent à franchir. Que manque t-il, culturellement peut être, pour trouver un socle commun sur lequel composer encore ensemble et de façon pérenne ? Reste que lorsque qu'on n'a plus de pouvoir sur les choses, on les stigmatise.

Alors à quand la naissance d'un revirement global du rapport de force, d'une possible redéfinition des règles ?

**Une révolution est une période de ruptures.** Un processus durant lequel se dessine d'abord une opposition franche et globale entre oppresseurs et oppressés, et dont les positions sont mues par des rapports de forces multiples qui, des deux côtés, ne trouvent leur signification que par la multitude des moyens qu'ils mettent en œuvre pour arriver à leur fins. Mais les termes génériques « oppresseurs / oppressés » ne sont pas deux entités pleines et distinctes, ce serait trop beau ! Voilà déjà de quoi émettre le doute quant à l'usage du mot révolution, car il n'est pas l'apa-

nage des anti-autoritaires.

Lorsque ce rapport de force, cette dualité se fait jour pour chacun, c'est bien qu'est né à un moment où à un autre et d'une façon ou d'une autre, une force capable de bousculer puis de renverser une domination présente. Et à l'heure où les palais se vident, tous les gueux veulent s'emparer du trône. C'est donc aussi pour nous le moment de le détruire.

Nous n'en sommes certes pas là. Mais cet événement, si nous voulons, destructeurs de pouvoir, lui donner le jour, c'est en sachant construire les assises nous permettant de le faire. Autrement dit, si nous ne voulons plus d'une société basée sur la vengeance et la punition notamment, mieux vaut faire de l'Élysée un musée plutôt qu'un feu de joie (malgré la tentation).

Une révolution dont je souhaiterai être une part, ne tire pas son origine de l'étincelle, ce n'est pas un grand soir, autrement dit, elle n'est pas réactionnaire et n'attend pas qu'on la provoque pour agir. Une révolution à laquelle je souhaite participer est celle dont naît l'étincelle et qui sait ce qu'elle brûle et ce qu'elle construit puisqu'elle s'y emploie déjà. C'est donc elle qui provoque la réaction et, avec cette longueur d'avance nécessaire, la surprend (comme on dit, une révolution c'est comme une bonne blague, ça fonctionne par surprise)

Mais certains ont peur encore de choquer la réaction, « le peuple », cette entité confuse et informe qu'on appelle aussi l'opinion et qui est supposé nous soutenir ou nous condamner aussi bien, contribuant ainsi à l'illusion démocratique.

Quoi qu'il en soit, quelque chose est lancé ! Comme une urgence brûlante de vivre nos volontés politiques, de les confronter dans leurs divergences et leurs contradictions, pour nous cogner l'utopie !

**À l'heure du nouveau fasciste et réactionnaire**, de l'annonce plus ou moins hypothétique de la fin du monde, d'irréversibles désastres écologiques, culturels et humains, de pauvreté et de gentrification, où avons-nous la tête ?

Voulons-nous bousculer les choses ? Basculer les rapports de forces et tenter de changer le monde ? Il peut y avoir mille raisons de lutter et si la sensibilité de chacun diffère la compréhension des choses et le degré de révolte et de courage, je suis également persuadé que ce sont des périodes d'intensités politiques qui peuvent faire bouger les consciences et la nécessité du conflit. Remettre un élément du système en question, c'est le remettre en question tout entier. L'envisager autrement relèverai de la malhonnêteté intellectuelle sinon de la bêtise.

Les formes de luttes et les structures qui servaient autrefois ne sont plus fonctionnels. Elles se sont faites digérées et récupérées, sinon demeurent exsangues et inefficaces ou bien reposent encore et toujours sur des principes pyramidaux, patriarcaux, populistes et démagos.

Fuyant ces impasses, aujourd'hui, nous ouvrons des brèches ! Sur les zads la distinction entre la vie quotidienne et l'action militante s'effrite largement. Les modes de lutte sont

des modes de vie. Il n'y a pas *un temps pour chaque chose*, toute chose est une part de ce que nous défendons, y compris la paresse et l'immatériel.

Oui, il y a toujours la corruption, le changement de chemise à la pause, la manipulation, la pacification, mais de plus en plus de choses, un peu partout, échappent au contrôle du bureaucrate et de l'officiel. La base de la CGT raffinerie à engagé une grève contre l'avis de sa direction, les ouvriers de Goodyear affrontent la police, des patrons sont séquestrés et des bonbonnes de gaz menacent les flics à l'entrée des usines en passe d'être délocalisées, et on parle même de réappropriation de l'outil ! Ce n'est qu'un début, mais la criminalisation des ouvriers, des paysans, des étudiants, des étrangers ne peut pas se faire indéfiniment. Les méthodes coercitives de l'État sont de plus en plus puissantes et violentes, et de moins en moins complexés mais une caméra de portable bien orienté (même une fausse) suffit parfois à calmer les ardeurs de policierEs zéléEs. Une poignée d'oligarques se tirent dans les pattes à travers le monde et dans le monde entier se forment des luttes de défense des terres et en appellent à l'autonomie : tout est possible ! Encore une fois .

Ainsi, les luttes semblent devoir s'encrer dans le temps. On construit des cabanes et on plante des légumes pour vivre sur des terres et les défendre physiquement. Cela nécessite parfois des affrontements directs (violents ou non violents, au choix !). Comme on ne peut construire autrement le

monde auquel on aspire qu'en le faisant naître déjà, nous en déloger, c'est le faire mourir. Il y a plusieurs façons de s'inscrire dans cette opposition, mais aucune n'est en mesure de se passer des autres.

**Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons plus regarder les choses venir**, les laisser passer, et dire que nous ne savions pas. Tout arrive de quelque part et nous devons *faire* ce en quoi nous croyons !

Armons nous à vivre ! Le courage dont nous avons besoin ne réside pas dans notre absence de crainte, mais dans le fait d'affronter nos peurs.

L'anti-capitalisme, l'anti-autoritarisme, l'anti-sexisme, l'anti-racisme mais en fait, l'amour de l'existence, ne s'affublent pas de justification : les vivre devient viral ! Ils ne sont pas des idées, mais des façons de s'inscrire au monde.

Si nous restons focalisés sur NDDL nous risquons de nous retrouver démunis au bout d'un moment, et de ne même pas pouvoir sabrer le champagne le jour de l'annonce de l'abandon du projet d'aéroport puisqu'il y a fort à parier qu'elle ne se fera que dans les couloirs du pouvoir. Nous ne luttons probablement déjà plus contre un aéroport.

Mais si nous oublions cette lutte, nous perdons un espace de liberté, une zone d'expérimentation politique riche et complexe, malgré les schémas de comportements sociaux-politiques qu'elle reproduit parfois aussi.

L'enjeu est désormais de savoir ce que nous faisons des terres et c'est à ce moment là que se dessine, indépen-